Anastase,
moine au Sinaï
dans la première moitié du VIIe siècle :
Recueil d'anecdotes



traduction française
par le P. Nau,
publiée sous le titre
"Les récits inédits du moine Anastase,
contribution à l'histoire du Sinaï
au commencement du VII° siècle"

dans la
Revue de l'Institut Catholique de Paris
n° 1 et 2
1902

Adaptée par Albocicade
2013

Préambule.

En 1902, le P. Nau publiait, dans la Revue de l'Institut Catholique de Paris (vol n° 1 et 2) sous le titre "*Les récits inédits du moine Anastase, contribution à l'histoire du Sinaï au commencement du VII° siècle*", la traduction française de quarante anecdotes trouvées en grec en divers manuscrits dont il donnait parallèlement le texte grec dans Oriens Christianus (tome 2 et 3). A ces quarante anecdotes, il joignait, un récit de la prise du Sinaï par les Arabes, ainsi que le résumé de dix huit anecdotes imputables à un autre Anastase, peut-être le célèbre "Anastase le Sinaïte", deux appendices dont il donna aussi le texte grec dans Oriens Christianus (vol 3).

Ce sont ces quarante anecdotes qui sont reproduites ici "presque à l'identique" : tout au plus a-t-on apporté ici ou là une petite modernisation dans le vocabulaire, renvoyé en note tels termes grecs que Nau avait laissés dans sa traduction, voire allégé au passage telles notes trop techniques.

De l'introduction, nous n'avons gardé que ce qui peut être directement accessible au lecteur non spécialiste : ne gardant que le prologue et la description des enterrements au Sinaï, nous avons supprimé la présentation des manuscrits utilisés, la discussion sur l'époque de composition de l'ouvrages, celle sur l'identification de l'auteur, celle sur la date de la mort de St Jean Climaque et la présentation des Appendices.

Nau fait à plusieurs reprises mention des indications que nous a laissé une pélerine gauloise, qu'il nomme "Sylvie". Cette identification a depuis été abandonnée au profit d'Egérie (ou parfois Ethérie) cf SC n° 21. Nous avons donc remplacé son nom.

Par ailleurs Nau, prêtre parisien s'adressant à un lectorat francophone a priori catholique (nous sommes en 1902) emploie parfois des termes qui sonnent un peu trop "catho" pour des moines orientaux. Ainsi, par exemple, le terme "Messe" a-t-il été remplacé par "Liturgie"… Ce n'est pas faire offense à l'excellent P. Nau que d'agir ainsi : un siècle s'est écoulé depuis, et un langage théologique orthodoxe s'est fait jour en France, plus marqué par le grec et le slave que par le latin.

Enfin, par soucis de lisibilité, les notes ont été ramenées à la fin de chaque section.

Les curieux et les spécialistes pourront toutefois référer à l'édition originale (texte grec et traduction) rassemblée en un seul fichier et mise en ligne sous le titre "*Récits d'Anastase Nau Franco Grec 1902 1903*"
Sur Archive
https://archive.org/details/RcitsDAnastaseNauFrancoGrec19021903_201306
et sur Scribd
http://fr.scribd.com/doc/148136013/Recits-d-Anastase-Nau-Franco-Grec-1902-1903-pdf

Albocicade

A Iago,
en mémoire d'Abba Joseph le Lugdunien.

INTRODUCTION

Après les ascètes égyptiens du IVe siècle, dont la vie et les apophtegmes se trouvent consignés dans toutes les langues, ont encore vécu des moines admirables, imitateurs et émules des précédents, mentionnés jusqu'ici dans de rares manuscrits grecs. Ces "humbles" (ils aiment se donner cette épithète) ne nous reprocheront pas notre oubli.
Ils fuyaient trop la publicité durant leur vie pour la désirer beaucoup dans un intérêt personnel si longtemps après leur mort. Aussi n'est-ce pas pour eux, mais bien pour nous, que nous voulons essayer de les faire mieux connaître. Le narrateur avait moins pour but de signaler les Pères célèbres que d'écrire des récits "utiles à l'âme" des lecteurs. Nous ne pouvons donc mieux faire, croyons-nous, que de le seconder. Après nous être édifié nous-même dans la lecture du manuscrit qui contient son œuvre inédite, nous voulons contribuer à la mettre à la portée de nombreux lecteurs. Mais il y a plus : nous ne nous arrêtons qu'aux récits dans lesquels un narrateur raconte ce qu'il a vu ou entendu ; ils sont donc authentiques et historiques, imprégnés de couleur locale, et ils nous donnent incidemment des détails précieux pour l'histoire et la géographie.
…/…

Les enterrements au Sinaï.

Nous n'analyserons pas les récits d'Anastase pour ne pas allonger inutilement cette introduction, mais il nous faut indiquer, d'après un auteur moderne, le mode usité au Sinaï pour ensevelir les corps, car plusieurs de nos récits [1] montrent que cet usage existait au VIIe siècle et sont inintelligibles si on ne le connaît pas. M. Bénédite écrit [2] :
Une des parties les plus singulières de cette retraite cénobitique (du monastère Sainte-Catherine, au Sinaï), c'est la chambre des morts. Cet usage tient à la fois de l'ancienne Egypte et des îles sauvages de l'Océanie. L'endroit est au milieu du jardin. Nous laissons parler M. Robinson : c'est un pavillon à demi souterrain composé de deux pièces ou plutôt de deux cryptes ; l'une contient les ossements des prêtres, l'autre ceux des frères lais. Le corps des morts est d'abord déposé pendant deux ou trois ans sur une grille en fer dans un autre caveau, puis le squelette est désarticulé et transporté dans l'une des deux premières cryptes. Les ossements y sont entassés en piles régulières, les tibias, les bras, les côtes, les crânes, etc., chacun dans une pile distincte. Les squelettes des archevêques sont les seuls que l'on garde à part et entiers, recouverts de leurs vêtements pontificaux, dans des espèces de coffres de momies.
Cette citation aidera à comprendre les déplacements de corps qui sont caractéristiques de ces récits. Ce sont des prodiges, mais ce ne sont pas des miracles de premier ordre - surtout si la chambre des morts était accessible aux hommes et aux animaux - comme Moscus en suppose un lorsqu'il raconte que la terre rejeta de son sein par deux fois le cadavre d'une femme enterrée au-dessus d'un vieillard [3].

L'identification des noms géographiques est aussi un problème difficile, car, d'après Bénédite : "*La nomenclature topographique du Sinaï est une nomenclature essentiellement orale. Elle s'est constituée et transmise sans le secours de l'écriture. Elle ne présente donc aucun caractère de fixité. Certaines localités se trouvent avoir plusieurs noms*."
…/…

F. Nau.

1. Chap. IV, V, VIII, XXIX, XXXI, XXXV.
2. La Péninsule sinaïtique, Paris, 1891 (Extrait du Guide Joanne Syrie-Palestine) page 730 bis. Voir aussi sur le même sujet Ebers, Durch Gosen zum Sinai, Leipzig, 1881, pp. 268-271.
3. Chap. LXXXVIII. On peut se demander s'il n'y a pas là un récit caractéristique du Sinaï accommodé aux habitudes des autres pays. Le miracle raconté à Moscus à Théopolis (Antioche) aurait eu lieu à Daphné ; il est exposé de manière plus simple par Evagrius (Hist. eccl. IV, xxxv.)

Récits divers
d'Anastase l'humble moine

sur les saints Pères du Sinaï

I.

Deux des Pères de la sainte montagne du Sinaï allèrent, avant ces dix dernières années, adorer sur le saint sommet [1] ; l'un d'eux est encore en vie. Arrivés à deux portées de flèche de Saint-Êlie [2], ils sentirent un parfum supérieur à tous les parfums de ce monde. Le disciple pensa que le gardien brûlait de l'encens, mais le vieillard, qui était aussi son supérieur, et qui vit encore, lui dit : "ce parfum n'est pas terrestre". S'approchant donc de la chapelle [3], voilà qu'ils la virent comme un brasier de feu ardent, et le feu sortait en langues par toutes les portes. Le disciple regarda et s'effraya à cette vue. Mais le vieillard l'encouragea en disant : "Pourquoi crains-tu, enfant ? ce sont les puissances célestes, elles servent le même maître que nous, ne crains pas, elles adorent notre nature [4] dans les cieux, pourquoi n'adorerions-nous pas la leur ?" Ils entrèrent donc sans crainte dans la chapelle comme dans un brasier, et montèrent tout resplendissants vers le saint sommet [5], le jour étant enfin venu [6].
Le gardien, les regardant, vit briller leur visage comme autrefois celui de Moïse, et leur dit : "Qu'avez-vous vu en venant ?" Mais eux, voulant le cacher lui dirent : "Rien". Il leur répondit : "Certainement, vous avez eu quelque vision, car voilà que vos visages resplendissent de la gloire du Saint-Esprit". Ils s'excusèrent alors, lui racontèrent la chose et lui demandèrent de ne la révéler à personne.

1. C'est l'endroit où la loi fut donnée à Moïse. Il y avait là une chapelle avec un gardien qui, jusqu'à l'invasion des Arabes, ne devait pas y coucher (cf. chap. II. et XXXIX). On y célébrait quelquefois la Liturgie (ch. XXXVI). Enfin c'était un lieu de pèlerinage (passim et ch. XXXVIII).
II. C'est la caverne à mi-montagne où Élie conversa avec Dieu (III Règnes, [= 2 Rois] XIX, 8-18). On y trouve encore une chapelle double consacrée à Élie et à Elisée. Un trou, près de l'autel d'Élie, est donné comme la caverne où habita le prophète (Cf. Bénédite, La péninsule sinaïtique, p. 731). Jusqu'à la caverne d'Elie, la montagne était appelée l'Horeb ; au-dessus de la caverne d'Élie, à environ quarante minutes s'élève le pic du Sinaï ; à 460 mètres plus bas que la caverne se trouve le monastère du Sinaï (ou de Sainte-Catherine) dont il sera question. II fut construit par Justinien, près du buisson ardent (cf. chap, XXXI) et du puits de Moïse.
3. La chapelle de Saint-Élie que l'on montre encore.
4. Sans doute en Notre Seigneur J.-C.
5. Situé à quarante minutes de là.
6. Ce phénomène eut donc lieu au moment du lever du soleil. Cf. chap. XXXVII.

II.

Une autre fois, sur le même saint sommet, avant qu'il ne fût souillé ou profané par la nation qui s'y trouve [1], un certain frère qui était le serviteur du gardien, méprisant l'interdiction [2], se coucha à l'intérieur du temple, pensant que rien ne viendrait nuire à celui qui y coucherait. Le gardien croyant que son disciple l'avait devancé et était déjà parti, mit donc de l'encens près du saint lieu, ferma les portes et s'en alla. Cette nuit donc le disciple, qui s'était caché dans le temple, se leva et s'approcha des cierges. Quand il arriva près du premier cierge, l'étincelle qu'il produisit (en voulant l'allumer) le frappa au côté par la volonté divine, et à partir de cette heure tout son côté fut paralysé ainsi qu'une main et un pied ; il resta ainsi, à moitié paralysé (frappé d'hémiplégie), jusqu'à sa mort.

1. Nous voyons ici une allusion à l'occupation du Sinaï par les Arabes (cf. Appendice I). On montre encore sur le saint sommet les ruines d'une mosquée à côté de celles d'une chapelle. Nous pouvons croire que la mosquée était déjà construite quand Anastase écrivait ses récits (cf. chap. XXXVIII). — Par cette seule raison, leur composition est donc déjà reportée après 624 (cf. chap. XXIX).
2. On ne devait pas alors coucher dans cette chapelle (cf. chap. XXXIX). — La pélerine Ethérie / Egérie, puis Antonin le martyr nous apprennent que personne ne demeurait sur le sommet du Sinaï ni dans. Les récits d'Anastase présupposent au sommet du Sinaï une petite église comme celle qu'y vit Egérie et non l'oratoire de six pieds carrés qu'y vit Antonin le martyr. Egérie vit aussi au Sinaï la chapelle d'Élie dont parle Anastase. En somme, on peut supposer que l'église fut détruite par les musulmans, le récit d'Anastase concerne un fait antérieur à cette destruction ; le voyage d'Antonin le martyr est au contraire postérieur à ce fait. Cf. Migne, P. L, T. LXXII, col. 912. et Ethérie, Journal de voyage ; SC 21.

III.

Une fois qu'on célébrait la fête de la sainte Pentecôte, il y avait anaphore sur le même saint sommet quand, au moment où le prêtre chantait l'hymne triomphal de la magnifique gloire [1], toutes les montagnes répondirent d'une voix effrayante et crièrent par trois fois : "Saint, saint, saint", et l'écho et le cri se prolongeant dura près d'une demi-heure.. Tous n'entendirent pas ce cri, mais seulement ceux dont le Seigneur a dit : "que celui qui a des oreilles pour entendre, entende". [2]

1. Durant la Liturgie, le prêtre dit à haute voix " Nous te rendons grâces aussi pour cette liturgie, que tu daignes recevoir de nos mains, bien que tu aies pour te servir des milliers d'archanges et des myriades d'anges, chérubins et séraphins chantant, clamant, criant l'hymne triomphale et disant : Saint, saint, saint le Seigneur Sabaoth, le ciel et la terre sont emplis de sa gloire…" Les montagnes répétèrent cette partie.
2. Matth., XI, 15.

IV.

Il y a quelques années, par la permission du Seigneur, il arriva une succession de décès dans le désert qui est près de nous.
Un saint père, homme vertueux, mourut et fut enseveli dans le cimetière des Pères [1]. Le jour suivant, l'un des frères les plus tièdes mourut aussii et fut enseveli au-dessus du cadavre du saint homme. Le jour suivant un autre père mourut, on vint pour placer son corps et on trouva que le saint homme avait rejeté de près de lui le cadavre du frère relâché ! Pensant que cela avait lieu par hasard et non par miracle, ils prirent le frère et le placèrent de nouveau au-dessus du cadavre (du vieillard). Le lendemain on s'aperçut encore que le père avait rejeté le frère. A cette nouvelle, l'higoumène du monastère [2] arriva et, entrant dans le monument, dit au mort : "Abbé Jean, toi qui, durant ta vie, étais doux et patient et supportais tout, comment rejettes-tu maintenant ce frère ?" Puis, prenant le corps du frère, il le plaça de ses propres mains au-dessus du vieillard et lui dit encore : "Supporte le frère, abbé Jean, bien qu'il soit pécheur, comme Dieu supporte les péchés du monde". Et, à partir de ce jour, le vieillard ne rejeta plus le cadavre du frère.

1 . Voir dans l'Introduction : Les enterrements au Sinaï.
2. Cet higoumène n'est pas nommé. Ce doit être le prédécesseur de Jean Climaque,

V.

Il y a un lieu difficile et presque impraticable nommé Tourban, à six milles de la sainte montagne. Dans ce lieu habitait un vieillard admirable avec un disciple.
Deux excubiteurs [1] de Constantinople, frères jumeaux, vinrent se retirer sur la sainte montagne, près de notre saint père Jean l'higoumène (Jean Climaque), puis, après être demeurés deux ans dans ce monastère, ils allèrent vivre dans la retraite à Tourban, où l'illustre vieillard demeurait avec son disciple. Après y avoir passé un certain temps, ils moururent. Le vieillard et son disciple prirent leurs corps et les ensevelirent dans une caverne.

Après quelques jours, le vieillard mourut et le disciple, sans doute pour l'honorer, plaça son corps entre les corps des deux excubiteurs. Au troisième jour, il vint pour brûler de l'encens au vieillard ; il trouva que les excubiteurs avaient rejeté son corps du milieu d'eux et il en fut très affligé. Il le plaça de nouveau au milieu, et, à son retour, il trouva qu'ils l'avaient encore rejeté. Cela arriva par trois fois. Le disciple s'assit alors en pleurant et en disant : "Ce vieillard a peut-être commis quelque hérésie dans son âme ou quelque péché, puisque voilà déjà trois fois que ces novices l'ont rejeté du milieu d'eux". Il pensait ainsi et pleurait quand, cette nuit même, les excubiteurs lui apparurent et lui dirent : "Certainement, ô homme, ton vieillard n'était pas hérétique ni rien de ce genre, c'est un serviteur parfait du Christ. Mais comment n'as-tu pas hésité à nous séparer et à en mettre un autre entre nous ? Nous qui sommes nés ensemble, qui avons combattu ensemble pour l'empereur terrestre, qui nous sommes retirés du monde ensemble, squi ommes enterrés ensemble, et qui avons paru ensemble devant le Christ." Le frère, édifié par ces paroles, loua le Seigneur.

1. Membres du corps de Garde du Palais impérial.

VI.

L'abbé Martyrios [1], quand il lonsura notre saint père Jean l'higoumène (Jean Climaque), âgé de vingt ans, le prit et alla près de la colonne de notre désert, l'abbé Jean le Sabaïte [1], qui demeurait alors dans le désert de Goudda [3] et avait avec lui l'abbé Etienne de Cappadoce [4], son disciple. Quand le vieillard, le Sabaïte, le vit, il prit de l'eau, la mit dans un petit bassin, lava les pieds du disciple et lui baisa la main, mais il ne lava pas les pieds de l'abbé Martyrios, son supérieur.
L'abbé Etienne en fut scandalisé ; aussi, après le départ de l'abbé Martyrios et de son disciple, l'abbé Jean, regardant son propre disciple d'un œil perçant et le voyant scandalisé, lui dit : "Pourquoi es-tu scandalisé ? Sois certain que je ne sais pas quel est cet enfant, mais que j'ai reçu l'higoumène du Sinaï et que j'ai lavé les pieds de l'higoumène." En effet, après quarante ans, il devint notre higoumène selon la prophétie du vieillard.
Ce n'est pas seulement Jean le Sabaïte, mais encore l'abbé Stratégios le reclus, qui ne sortait nulle part, et qui prédit cependant le jour auquel l'abbé Jean fut tonsuré.

1. Cette anecdote figure dans Migne, col. 608. Le compilateur l'a un peu abrégée et a transposé un détail. Il a aussi modifié la fin. Sur Martyrios, cf. chap. XXXIV et XXXV.
2. D'après saint Jean Climaque (Gradus IV, Migne, col. 720-721), Jean le Sabaïte demeura d'abord dans un monastère de l'Asie, son pays, puis dans un monastère du Pont, où il se fit passer pour simple d'esprit afin de s'attirer des humiliations, enfin dans le monastère de Saint-Saba. — Cf. infra, ch. XIV, XV, XVI, XVII.
3. Ptolémée mentionne dans l'Arabie déserte une ville nommée Goubba, Géogr. V, 17,4. (Cf. infra, chap. XXXI.) Goudda est à quinze milles du saint buisson, c'est-à-dire du monastère de Sainte-Catherine.
4. Moscus vit au Sinaï l'abbé Etienne de Cappadoce (ch. CXXII). S'il s'agit du même Etienne, nous pouvons en conclure que Moscus passa au Sinaï durant la jeunesse de saint Jean Climaque ou du moins pendant que celui-ci demeurait quarante, ans au désert. — D'ailleurs, lorsqu'on supposait que saint Jean Climaque était mort vers 600, on comprenait avec peine que Moscus, passant au Sinaï au moment où ce saint était dans toute sa célébrité, n'en fît aucune mention. — Mais il y a plus : il est certain que Moscus est antérieur à saint Jean Climaque, parce que celui-ci fait allusion à un récit du premier, comme à un fait bien connu. L'allusion est absolument insaisissable pour nous, il est vrai (Migne, col. 1016, lignes 13-16), mais Jean de Raïthou, pour qui Jean Climaque écrivait, nous dit, très clairement cette fois : De abbate Leone dicit (cf. Moscus, ch. CXII) qui seipsum in mortem pro quodam fratre liberando tradidit spontanee (Migne, col. 1238, voir aussi col. 1038 schol. 7). L'abbé Etienne de Cappadoce le Grand mentionné par Moscus au ch. CXXVII, ne peut être le nôtre puisqu'il est associé à un abbé George, higoumène du Sinaï, mort en 516 (V. infra, chap. IX).

VII.

De même [1], un jour que près de six cents étrangers étaient venus là, pendant qu'ils étaient à table et mangeaient, notre saint père Jean (Climaque) vit un certain intendant, vêtu d'une robe

à la manière juive, qui circulait et commandait en maître aux cuisiniers, aux économes, aux échansons et aux aides. Quand le peuple fut parti et que les serviteurs s'assirent pour manger, on chercha celui qui circulait partout et surveillait tout, mais on ne le trouva pas. Alors le serviteur de Dieu, notre saint père, dit : "Ne vous occupez pas de lui, le Seigneur Moïse n'a rien fait d'extraordinaire en servant chez lui".

1. Ce récit figure dans Migne (col. 608). Notre texte porte aussi κονδοκουρευτον pour intendant, *vox græco barbara*, dit Migne.

VIII.

Dans le lieu (nommé) Arsélaou [1] habitait aussi l'abbé Michel l'Ibère qui alla au Seigneur il y a cinq ans. Ce Michel avait un disciple nommé Eustathios, lequel, arrivé à Babylone (au Caire ?), racontait ce qui suit [2] : "L'abbé Michel étant malade, l'abbé Eustathios se tenait près de lui tout en pleurs. Le tombeau des pères qui est ici, est (d'accès) pénible et dangereux, car il y a une descente hérissée de pierres. L'abbé Michel dit donc à Eustathios : "Enfant, apporte-moi de quoi me laver, puis je communierai" . Quand cela fut fait, il lui dit encore ; "Enfant, tu sais que la descente du tombeau est dangereuse et glissante, si je meurs, tu risquerais en me portant à la descente de tomber et de mourir, allons-y donc tout doucement". Quand il fut arrivé, le vieillard pria, puis, embrassant Eustathios, il lui dit : "La paix soit avec toi, enfant, et prie pour moi". Après quoi, se couchant dans le tombeau avec joie et allégresse, il alla près du Seigneur.

1. On verra au chap. suivant que George l'Arsélaïte habitait en ce lieu. Or, d'après la "Περιγραφη", le monastère ruiné de George se trouvait à l'endroit appelé Ραμαχαν par les Arabes, à une demi-journée au levant du monastère du Sinaï (p 111-112). Nous avons peut-être là une identification du lieu Τα Αρσελαου.
2. Ce récit semble donc avoir été fait à Anastase au Caire même.

IX.

Dans l'endroit nommé "Arsélaou" dont nous venons de parler, demeura aussi l'abbé George, surnommé l'Arsélaïte, la fierté et la célébrité de notre désert [1]. Beaucoup nous racontèrent à son sujet des prodiges nombreux et remarquables ; je vais essayer d'en exposer ici quelques-uns.
Une fois que la route de Palestine était au pouvoir des barbares, il y eut grande pénurie d'huile sur la sainte montagne [2]. L'higoumène [3] alla donc à Arsélaou et demanda à l'homme de Dieu George d'aller à la sainte montagne. Ne pouvant résister à l'higoumène, il l'accompagna, et l'higoumène, l'introduisant dans la cave où l'on conservait l'huile, lui demanda de prier sur les tonneaux d'huile vides. L'abbé George répondit joyeusement :
"Nous prierons sur un tonneau, père, car si nous le faisions sur tous, nous nagerions ici dans l'huile". Ils prièrent donc sur un tonneau et aussitôt l'huile en coula comme d'une source. Le vieillard dit aux serviteurs : "Puisez et portez dans les autres tonneaux". Quand tous furent pleins, l'huile cessa de jaillir, comme il arriva jadis pour Elisée [4]. L'higoumène voulut désigner le tonneau du nom de l'abbé George, mais le vieillard lui dit : "Si tu fais cela, toute l'huile disparaîtra". Finalement on le dénomma de notre souveraine la sainte mère de Dieu, et ce tonneau demeure et a été conservé jusque maintenant, des cierges brûlent constamment au-dessus de lui, au nom de la sainte mère de Dieu [5] .

1. George l'Arsélaïte est cité par saint Jean Climaque (Grad. XXVII, Migne, col. 1112) qui nous dit avoir reçu de lui des leçons de spiritualité. Il put en effet aller le voir durant les quarante ans qu'il passa dans le désert. — Il n'a aucun rapport avec le héros d'une histoire racontée à Moscus (ch. CXXVII) par la solitaire Damiana, car ce dernier George aurait été higoumène du Sinaï qu'il n'aurait pas quitté durant les soixante-dix dernières années de sa vie. Un jour cependant on le vit par miracle à Jérusalem. Il mourut en même temps que Pierre patriarche de Jérusalem (en 546).

2. On peut voir ici une allusion à l'invasion de la Palestine par les Arabes. Ceux-ci commencèrent en effet par couper les communications entre la Palestine et le Sinaï. Cf. Théophane (A. M. 6124 = 624).
Il nous semble moins probable qu'il s'agisse de l'invasion des Perses en 614, et nous ne croyons pas que l'on puisse trouver plus tôt une cause capable d'amener les moines du Sinaï à une complète disette.
Ce seul fait place la composition des récits d'Anastase longtemps après 614 (voir la fin : ce tonneau demeure et a été conservé jusque maintenant), et même vraisemblablement longtemps après 624. — Nous avons fixé par ailleurs la date minimum de 650 (V. chap. XXIX).
3. L'higoumène de l'année 615 ou plutôt 625, d'après la note 1.
4. IV. Règnes, iv, 6. (= 2 Rois 4.6)
5. Cette multiplication d'huile est racontée avec diverses variantes dans la "Περιγραφη", (p. 110). L'huile sortit de terre et on éleva en cet endroit une chapelle à la sainte Vierge avec une image "Της Θεοτοκου της Ζωοδοχου Πηγης" devant laquelle un cierge est constamment allumé. On montre encore aujourd'hui cette chapelle aux visiteurs et on leur raconte la légende modifiée.

X.

Un jour huit Sarrasins affamés vinrent trouver George, cet homme juste. Il n'avait absolument rien de ce monde à leur donner, car le câprier sauvage dont il mangeait était d'une amertume à pouvoir tuer un chameau, mais les voyant affamés au dernier point, il dit à l'un d'eux :
"Prends un arc, traverse cette colline ; tu trouveras un troupeau de chèvres sauvages. Frappe l'une d'elles, celle que tu voudras, mais n'essaie pas d'en frapper une autre".
Le Sarrasin partit donc comme le vieillard l'avait dit, et après avoir frappé et tué l'une des chèvres, il voulut en tuer une autre, mais aussitôt son arc se brisa. Il revint donc, et, rapportant la viande, raconta à ses compagnons ce qui lui était arrivé.

XI.

Ce trois fois bienheureux fit le signe de la croix son disciple qui, ayant été mordu par un aspic, était déjà près de mourir, et le guérit. Puis il déchiqueta l'aspic de ses propres mains comme si c'était une sauterelle. Il défendit à son disciple de le dire à qui que ce soit jusqu'à sa mort.

XII.

Il me faut raconter aussi quelle fut la mort de cet illustre père, ou plutôt son passage à travers la mort vers la vie éternelle. Lorsqu'il était malade dans sa caverne et couché sur une petite natte, il envoya un Sarrasin à Aïla [1] pour appeler un de ses amis et lui dire : "Viens que je te dise adieu avant daller au Seigneur". Or la distance à parcourir était de deux cents milles.
Après douze jours, le vieillard couché sur la petite natte dit à son disciple : "Hâte-toi et éclaire, car voilà que les frères arrivent". Et pendant que le frère allumait le feu, voilà que le Sarrasin arrivant d'Aïla entra dans la caverne avec l'ami du vieillard. Celui-ci, après avoir prié, embrassé son ami et reçu les saints mystères, se coucha et alla au Seigneur.

1. C'est le Élath de la Bible, aujourd'hui Akaba, à l'extrémité du golfe Élamitique.

XIII.

L'abbé Cyriacos nous raconta de l'abbé Etienne son supérieur, qu'au moment où il demeurait du côté de Malocas - c'est un oued [1] difficile à traverser et presque impraticable, dans lequel moi aussi je me suis trouvé parfois, il est situé à quarante milles très difficiles (à parcourir) de la sainte montagne - le vieillard avait semé des légumes pour sa nourriture, car il ne mangeait rien autre.
Des porcs-épics vinrent, qui mangèrent et dévastèrent ses légumes.
Un jour donc que le vieillard était assis plein de tristesse, voilà qu'il vit venir un léopard [2] et il l'appela. Le léopard s'approcha et se tint à ses pieds.

Le vieillard lui dit : "Fais-moi la charité de ne pas t'éloigner d'ici, garde ce petit jardin, poursuis les porcs-épics et mange-les". Et le léopard demeura avec lui un certain nombre d'années, gardant les jeunes plantes jusqu'à la mort du vieillard. [3]

1. εις τον Μαλωχαν. Ce mot est donné comme un nom d'homme dans une inscription de Palmyre(cf. Boeckhius, t. III, n° 4497). un oued : χειμαρρος. Rapellons que l'oued (ou "ouadi") est un torrent des regions semi désertiques, la plupart du temps à sec mais qui peut, suite à des précipitations, se transformer en torrent furieux.
2. Porc-epics : χοιρογρυλλοι, léopard : λεοπαρδον
3. L'histoire de cet Etienne est racontée par saint Jean Climaque [Grad. VII, Migne, col. 812) : Il a entendu dire aussi comme chose digne de foi qu'Etienne, dans le désert, donnait à manger de sa propre main à un léopard. Il nous apprend ensuite qu'Etienne demeura d'abord dans le monastère, puis se retira dans une cellule vers la descente de la montagne sainte d'Horeb, enfin il alla dans le quar tier des anachorètes, nommé Siddé (Σιδδη) (V. chap. XXII). Vers la fin de sa vie, il revint à sa cellule sur le saint sommet ; il avait deux disciples palestiniens très pieux qui le gardaient. Un jour avant sa mort, il se vit transporté au jugement de Dieu et répondait aux accusations portées contre lui. On montre encore au Sinaï le squelette de cet Etienne conservé devant la porte du cimetière des prêtres.
Ébers dit qu'il est mort vers 580, parce qu'il suppose que saint Jean Climaque est mort vers 600.

XIV.
Dans le même lieu de Malocas demeura aussi le divin Jean le Sabaïte [1] avec l'illustre Démétrios, médecin de la cour impériale [2]. Ils virent un jour sur le sable de l'oued la trace d'un grand dragon. L'abbé Démétrios dit à l'illustre abbé Jean : "Éloignons-nous afin que cet animal ne nous nuise pas". Mais l'abbé Jean lui répondit : "Prions plutôt".
Et, pendant qu'ils étaient en prière et que l'animal se trouvait à près de deux stades, voilà qu'ils le virent enlevé, par un ordre divin, jusqu'aux nuages, puis retomber à terre avec grand bruit, brisé en dix mille morceaux. [3]

1. Voir supra, ch. VI.
2. Démétrios, "archiatre" impérial.
3. Certains "éclairs en boule" présentent un phénomène analogue.

XV.
L'abbé Jean le Romain, disciple de l'admirable Jean le Sabaïte me racontait ce qui suit : Au temps où nous demeurions du côté d'Arsélaos, un porc-épic femelle apporta un jour son petit qui était aveugle, elle le tenait dans sa gueule et le déposa aux pieds du vieillard. Le saint, voyant qu'il était aveugle, cracha à terre, fit de la boue, en frotta ses yeux et aussitôt il recouvra la vue. La mère, s'approchant, baisa la trace des pieds du vieillard, puis prenant son petit qui marchait, elle s'en alla en bondissant. Or voilà que le lendemain la mère apporta dans sa gueule un gros chou qu'elle traînait à grand'peine et le saint lui dit en souriant : "D'où apportes-tu cela ? tu l'as sans doute volé dans le jardin des Pères ; je ne mange pas ce qui a été volé. Va donc et reporte-le où tu l'as pris". Et l'animal, comme s'il avait honte, prit le chou et le reporta dans le jardin d'où il l'avait enlevé.

XVI.
Une autre fois [1], lors d'une grande sécheresse dans le désert, un troupeau nombreux de chèvres sauvages se rassembla et parcourut toute la région d'Arsélaos pour chercher de l'eau à boire, mais n'en trouva pas, car c'était alors le mois d'août. Au moment donc où tout le troupeau allait mourir de soif, les chèvres sauvages montèrent sur le sommet le plus élevé de toutes les montagnes du désert [2] et là elles regardèrent attentivement et bêlèrent toutes ensemble, comme si elles criaient vers leur créateur, vers le Seigneur de gloire. Elles ne quittèrent pas cette place, dit-il [3], mais la pluie tomba pour elles en ce lieu et en ce lieu seulement, et elles purent boire, selon la parole du prophète qui a dit de Dieu :

Il donne leur nourriture aux animaux

Et aux petits des corbeaux qui l'invoquent. [4]

1. Ce chapitre ressemble un peu, au commencement et à la fin, à quelques lignes imprimées dans Migne (col. 608-609) d'après lesquelles saint Jean Climaque aurait obtenu de la pluie durant une grande sécheresse. Nous croyons donc que le compilateur a modifié du tout au tout ce chapitre XVI.
2. C'est bien là que devait se produire la première condensation des vapeurs.
3. Cette anecdote est donc racontée aussi par Jean le Romain.
4. Ps. CXLVI,9.

XVII.

Le même abbé Jean le Sabaïte disait : Un jour que je demeurais dans le désert le plus éloigné, un frère du monastère vint m'y rendre visite, je lui demandai donc : "Comment vont les pères ?" Il me répondit : "Bien, grâce à tes prières". Je l'interrogeai encore au sujet d'un frère qui avait mauvaise réputation et mauvais renom. Il me répondit : "Certainement, père, il ne s'est pas encore débarrassé de cette réputation." A ces paroles je répondis "Ah !" [1] Et comme je disais "Ah !" je me vis transporté dans une sorte de sommeil extatique et je me trouvai près du saint Calvaire et je vis le Seigneur crucifié au milieu des deux voleurs. Je m'empressai de l'adorer et de m'approcher de lui, mais, quand il vit cela, il se retourna et cria à haute voix aux anges présents : "Jetez-le dehors, car il m'est un antéchrist : avant que je n'aie jugé, il a jugé lui-même son frère". On me chassa donc, et quand je vins pour passer la porte, mon manteau fut saisi comme elle se fermait. Je le laissai donc là et m'éveillai aussitôt. Je dis alors au frère qui était venu me voir, que ce jour m'était funeste. Il me demanda : "Pourquoi, père ?" je lui racontai alors ce que j'avais vu et lui dis : "Certainement mon habit est la protection de Dieu qui était sur moi, et maintenant m'en voilà privé."
Depuis ce jour-là, enfant, comme sur (l'ordre) du Seigneur de gloire, j'errai sept ans dans les déserts sans goûter de pain, sans entrer sous un toit, et sans rencontrer d'homme, jusqu'au moment où je vis le Seigneur se retourner et me rendre mon manteau.
Après avoir entendu ce récit de saint Jean (le Sabaïte) nous dîmes [2] : "Si le juste est à peine sauvé, où apparaîtront l'impie et le pécheur [3] ?" On voit par là que la médisance est un grand mal.

1. "Ah !" : Ουφ. Dans un manuscrit, ce mot est. gratté et remplacé par ω.
2. Anastase vit donc aussi Jean le Sabaïte.
3. I Pierre, IV, 18.

XVIII.

Orentios le saint fut un rejeton merveilleux de notre désert [1]. Notre saint père l'higoumène (Jean Climaque) et d'autres encore nous en racontèrent divers prodiges. Celui-ci, disait-il, était tout embrasé du feu du Saint-Esprit, et éteignait la flamme du feu visible : il plaçait souvent des charbons dans sa main même et y brûlait de l'encens. Un jour donc que des étrangers étaient venus le voir, le vieillard, par l'opération de l'ennemi du bien, voulut leur faire le plaisir d'offrir de l'encens devant eux. Dès que le feu eut touché sa main, le doigt du milieu fut brûlé et le nerf en fut détruit. Depuis lors quand il écrivait une lettre à quelqu'un, il la signait : Orentios à la main brûlée.
La grâce de Dieu ne se retira pas cependant de lui, car depuis lors Dieu opéra encore beaucoup de prodiges par son moyen. En particulier, une patrice vint un jour à la sainte montagne. Elle avait avec elle sa fille malade [2], et, ayant entendu parler du vieillard, elle voulut aller le saluer, mais le saint ne le permit pas ; il prit une grappe de raisin et la lui envoya. Quand le démon qui était dans la jeune fille vit cette grappe, il commença à crier : "abbé Orentios, pourquoi viens-tu ici ?" et, sortant de la jeune fille, il la quitta.

1. Moscus raconte (chap. CXXVI) que l'abbé Orentos qui était un saint vieillard, entra un dimanche dans l'Église avec sa tunique retournée. On lui dit : d'où vient, mon père, que vous êtes ainsi entré dans l'Église avec votre tunique à l'envers, ce qui donnera sujet aux étrangers de se rire et de se moquer de nous. Il leur répondit : Vous avez retourné le Sinaï sans que personne vous en reprenne et vous ne pouvez souffrir que j'aie retourné ma tunique ! Réparez
d'abord les désordres que vous avez faits, et puis je réparerai la faute que vous croyez que j'ai faite. Ce trait concorde assez avec le caractère de notre Orentios qui se montra si affecté de sa blessure et ne se dérangea pas pour la patricienne. Il peut donc s'agir dans les deux cas du même personnage.
2. La patrice Rusticiana, correspondante de Grégoire I er , visita le mont Sinaï en 593 avec sa fille. Orentios devait vivre au Sinaï à cette époque y et nous aimons à croire, si Rusticiana n'est pas la patrice dont il est question ici, qu'elle demanda aussi à voir le saint homme.

XIX.

L'abbé Abramios, le protoprêtre [1], raconta (ce qui suit) : à la mort de l'abbé Orentios nous nous tenions près de lui, moi avec l'abbé Sergius, évêque d'Aïla [2], et quelques autres moines. Le vieillard, voyant cette angélique assistance, dit à l'évêque : "Fais une prière, ô père". Quand la prière fut terminée et que nous fûmes de nouveau assis, le vieillard aussitôt dit encore à l'évêque : "Fais une prière". Quand la prière fut faite, il dit : "Vois-tu, ô illustre seigneur, comme les corbeaux entrent ici, mais par la grâce de Dieu je n'ai aucun rapport avec eux et ils ne peuvent pas approcher de moi !" Quand il eut dit cela, il alla avec grande tranquillité et allégresse vers le Seigneur.

1. C'était le titre du chef du collège des prêtres attachés à une cathédrale. Abramios était peut-être le chef des prêtres du Sinaï ou d'Aïla. Ce nom figure dans Moscus (chap. LXVI1I, XCVII, CLXXXVI1), mais s'applique sans doute à des personnages différents.
2. Ce Sergius ne figure pas dans l'Oriens Christianus de Lequien. Pour Aïla, voir. ch. XII

XX.

Nous assistions à la mort de l'abbé Etienne de Byzance apochartulaire [l] du général Maurianos [2] , moi et l'abbé Théodose l'évêque, qui est devenu africain [3] à Babylone (au Caire). Pendant que nous récitions le psaume "Heureux les hommes intègres dans leurs voies" [4], comme c'est la coutume pour les agonisants, le mourant fixa tout à coup son regard et dit à quelqu'un qui lui apparaissait : "Pourquoi viens-tu ici ? va dans les ténèbres extérieures, tu n'as rien à chercher chez nous, ma part (d'héritage) est le Seigneur". Quand nous fûmes arrivés dans notre récitation au verset : "Ma part, Seigneur…" [5], l'abbé Etienne remit son esprit au Seigneur. Nous cherchâmes un habit pour l'enterrer dedans et nous n'en trouvâmes pas, bien qu'il eût joui de grandes richesses et de grande renommée.

1. Le chartulaire était chargé des archives.
2. Cf. Théophane A. M. 6145 (645). "*En cette année, Abib, général des Arabes, chassa du Caucase Maurianos, général des romains*". Si l'on admet qu'il s'agit dans les deux cas du même général - ce qui nous paraît certain - , son apochartulaire n'a pas dû mourir au Sinaï avant 650 et nous trouvons ainsi une confirmation importante à la date minimum de 650 attribuée par nous à la composition de l'ouvrage ; cf. chap. XXIX.
3. Africain : αφρος.
4. Ps 119 (heb), LXX : Ps 118
5. Ps 119.57

XXI.

Mon propre abbé, Epiphane le reclus, retourné au Seigneur il y a deux ans, avait été le camarade de ce bienheureux et dans le monde et dans sa conversion ; il serait trop long de raconter la constance et la patience avec lesquelles il pratiqua l'ascétisme et la pauvreté. Il maigrit au point de ne conserver que le souffle et les os. Au commencement de sa réclusion, un ange du Seigneur survint et lui dit : "si tu sers le Christ avec constance, tu seras favorisé du don du Saint-Esprit !" ce qui arriva par la grâce de Dieu, car il reçut, par la lumière divine,

une grande illumination de la clarté du Saint-Esprit : il vit même les esprits de ténèbres, les démons, qui arrivaient souvent à sa cellule, tantôt jouant, tantôt feignant de le frapper. Pour lui, il les combattait maintes fois aux yeux de tous comme, par la force du Christ, il les raillait et se moquait de leur impuissance.
Le saint homme d'entre nous qui lui était donné (pour le servir) avait coutume, sauf nécessité, de ne voir personne, pas même son propre serviteur, avant la quatrième heure. Le serviteur du Christ prévoyant, par une inspiration divine, son propre voyage vers le Seigneur, dit à son disciple particulier : "demain, viens dès la fin de la nuit et tourne la porte, car je veux t'indiquer quelque chose d'indispensable". Le serviteur du Christ n'y manqua pas ; en ouvrant et en entrant dès le matin, il le trouva placé en face de l'Orient et parti vers le Seigneur.

XXII.
Il y a peu de temps, l'un des pères prit son disciple particulier durant les saints jeûnes (du Carême) et lui dit : "Mon fils, voici ce que nous ferons durant ces saints jours : nous parcourrons le désert et Dieu nous fera sans doute la grâce de voir l'un de ses serviteurs, un anachorète, et d'en recevoir une prière". Pendant qu'ils parcouraient la région de Siddé [1], ils virent en bas, dans un profond oued, une cellule et des arbres qui portaient toute sorte de fruits selon la saison. Descendant et nous approchant [2] nous criâmes donc : "Bénissez, pères !" [3] Ils nous répondirent : "Soyez les bienvenus, pères !" et à ces mots la cellule et les arbres disparurent.
Retournant sur nos pas, nous revînmes au sommet de la montagne d'où nous avions vu la cellule, et, l'apercevant à nouveau, nous descendîmes encore ; nous nous approchâmes en disant les mêmes paroles, nous reçûmes la même réponse et tout devint encore une fois invisible [4]. Je dis alors au frère : Partons d'ici, mon fils, j'ai confiance dans le Christ, de même que les serviteurs de Dieu nous ont dit : "soyez les bienvenus", le Christ nous jugera dignes d'aller les retrouver dans le monde à venir, grâce à leurs mérites, à leurs prières, à leurs sueurs et à leurs fatigues.

1. Σιδδη : ce lieu est mentionné par saint Jean Climaque qui l'appelle "le lieu des anachorètes". Il est situé à soixante dix milles του καστρου (Migne, col. 812), sans doute du Castrum de Pharan ; Cf. Appendice I. Ptolémée mentionne dans l'Arabie heureuse la tribu des Σιδηνοι qui ont peut-être donné leur nom à cette région. Géogr. VI, 7, 4 (voir infra, ch. xxiii).
2. Anastase prend le style direct, comme s'il était l'un des protagonsites de ce récit.
3. Salutation monastique courante.
4. La réfraction atmosphérique (mirage) peut rendre compte de cette double disparition.

XXIII.
Dans l'oued de Siddé habita un saint homme qui avait avec lui son disciple particulier. Le vieillard l'ayant envoyé une fois à Raïthou [1] se trouvait, trois jours après, dans le désert qui est sur ce trajet, plongé dans la méditation divine, quand il vit son disciple venir de loin. Pensant que c'était un Sarrasin, il se changea en palmier pour se cacher. Quand le disciple arriva en cet endroit, il s'écarta du chemin et frappa le palmier de la paume de la main en disant : "Quand ce palmier est-il venu ici ?"
Le vieillard, porté par la main de Dieu, le précéda dans la caverne, et, l'ayant reçu, lui dit amicalement le lendemain : "Que t'ai-je fait, pour que tu m'aies donné hier une giffle ?" Le disciple le nia vivement, car il n'en avait pas conscience. Alors le vieillard lui conta l'affaire du palmier (et lui dit) que c'était lui, qu'il était en conversation divine, et qu'il avait pris la forme d'un palmier pour ne pas en être séparé par la rencontre d'un homme.

1. Aujourd'hui Tor, port sur la mer Rouge. Dans les Apophtegmata Patrum qui peuvent, croyons-nous, remonter au IVe siècle, Raïthou est donné comme le lieu d'Elim où s'arrêta Moïse. Cf. Exode xv, 27. Cf. chap. XXX.

XXIV.
Un Sarrasin nommé Moundir [1] nous raconta : Pendant que je faisais paître mes chèvres durant l'hiver, je me suis trouvé tout à coup près d'un jardin, contenant toute sorte de fruits, et d'une petite source d'eau ; je vis un homme très âgé qui se tenait près de la petite source où un troupeau de chèvres sauvages venait boire.
A cette vue, dit-il, je fus rempli d'étonnement, et le vieillard me dit : "Prends des fruits dans ton manteau autant que tu pourras en porter". Pendant que je ramassais les fruits, j'entendis le moine crier et dire à un bouc qui frappait de la corne les chèvres sauvages et ne les laissait pas boire tranquillement : "Combien de fois ne te l'ai-je pas dit, et tu ne cesses pas de frapper tes compagnes. Loué soit le Seigneur et tu ne boiras plus de cette eau un autre jour !" Je m'éloignai et le lendemain je recherchai cet endroit ; j'avais mes chiens avec moi, je ne trouvai pas l'endroit, mais je vis le troupeau de chèvres sauvages. Les chiens les poursuivirent et attaquèrent le bouc dont le vieillard avait parlé ; je reconnus que c'était bien celui dont il avait dit : "Loué soit le Seigneur, et tu ne boiras plus de cette eau un autre jour".

1. Ce nom fut porté par plusieurs rois arabes.

XXV.
Un autre Sarrasin dit à un frère d'ici : "Viens avec moi et je te montrerai un jardin d'anachorète et une cellule." Il l'accompagna donc vers les parages de Metmor [1] . Arrivés au haut d'une montagne, le Sarrasin lui montra au bas dans l'oued un jardin et une cellule, puis il lui dit : "Avance seul, de crainte que l'anachorète ne s'enfuie ou ne se cache à cause de moi, parce que je ne suis pas chrétien ; je n'ai jamais osé aller près de lui". Pendant que le frère descendait, le Sarrasin, par l'opération du démon lui cria : "Prends tes sandales, abbé, car voilà que tu les laisses ici". Le frère se retourna, en arrière et dit qu'il n'en avait pas besoin, puis fit volte face pour continuer son chemin ; mais le jardin ainsi que la cellule avaient disparu et n'étaient plus visibles ni au frère, ni au Sarrasin. Le moine resta affligé durant un long temps et dit : "Ce que la femme de Loth endura pour s'être retournée, je viens aussi de l'éprouver" [2].

1. Metmor : Μετμορ. Dans d'autres récits (cf. ch. LV), Μετεμερ est dit être à vingt milles ou à huit milles de "la forteresse" (του καστρου). Sur ce dernier nom, Cf. appendice I.
2. Cf. ch. XXII.

XXVI.
Le nommé Georges Adraam [1] qui fut un bon chrétien, mais serviteur d'un Sarrasin, nous racontait aussi : Un jour que je faisais paître les chameaux dans le désert de Bélém [2], je vis un homme très vieux qui était assis et tenait une petite corbeille, je lui dis : "Bénis, maître" : il ne parla pas, mais fit sur moi le signe de la Croix de sa main droite. M'étant éloigné de quatre ou cinq pas, je réfléchis à son sujet disant : "Je ne m'en irai certainement pas avant de m'être jeté aux pieds du vieillard et il priera pour moi afin que Dieu me délivre de cette oppression" .
Je me retournai, je regardai beaucoup et cherchai, mais je ne le vis pas, bien que cet endroit fût net et sans arbres.

1. On trouve les formes "Αδρααμ" et "ο δρααμ"
2. Bélèm : Βηλημ

XXVII.
Il y a quelques années, l'un des saints pères s'enferma dans une caverne durant la quarantaine des saints jeûnes.

Le démon, toujours jaloux des combattants, recouvrit toute la caverne de punaises depuis le sol jusqu'au haut, ainsi que l'eau, le pain et tout ce qui lui appartenait ; de sorte que dans la caverne entière on ne trouvait pas même la largeur d'un doigt libre (de punaises). Le vieillard supportant cette épreuve avec noblesse dit : "Même si je dois en mourir, je ne sortirai pas avant la sainte fête (de Pâques) !"
La troisième semaine des saints jeûnes, il vit une multitude inexprimable de fourmis adultes qui vinrent dans la caverne pour détruire les punaises. Il vit alors comme une guerre à l'intérieur de sa caverne ; les fourmis tuèrent toutes les punaises et les portèrent en dehors. Ainsi il est beau de supporter les épreuves, car on arrive en somme à une heureuse fin.

XXVIII.
L'abbé Etienne le Chypriote qui était venu en même temps que moi à la sainte montagne était près de mourir - c'était un homme pacifique participant au Saint-Esprit et orné de toute vertu - il fut agité d'un tremblement tel que personne n'en vit peut-être jamais, et mourut après avoir langui de longs jours. L'un de ceux qui connaissaient sa conduite et sa vie fut indigné, se demandant comment un tel homme avait pu tomber dans cette épreuve.
Et voilà qu Etienne lui apparut en songe disant : "Seigneur frère, il est vrai que j'ai souffert un peu, mais en retour j'ai trouvé une plus grande indulgence dans le Seigneur".

XXIX.
L'abbé Georges le Gadimite, homme saint, et l'un des anciens pères de la sainte montagne, nous racontait qu'au temps où il était jeune, un frère vint là (au Sinaï) pour se retirer. Il ne confia son nom à aucun homme, et il en arriva bientôt à une telle réserve et à un tel silence qu'il ne parlait à personne ni peu ni beaucoup, hors un cas de nécessité. Après qu'il eût vécu en paix et eût servi parmi nous durant deux ans, il alla déjà au Seigneur et fut enseveli dans le tombeau des pères. Le jour suivant un autre père mourut, et quand nous ouvrîmes le tombeau pour l'enterrer nous ne trouvâmes plus le corps du frère enseveli auparavant ; il avait été porté par Dieu dans la région des vivants.
Comme nous recherchions ensuiteavec curiosité, dit-il, (quel il pouvait être), certains prétendirent que c'était le fils de l'empereur Maurice, sauvé par sa nourrice lorsque le tyran Phocas tua les fils de Maurice dans l'hippodrome ; dans le grand tumulte, elle put le prendre, l'échanger et livrer son propre fils à la mort en place de l'enfant impérial [1]. Quand il fut devenu grand, la nourrice lui raconta ce fait et c'est pour cela, dit-on, qu'il promit de s'offrira Dieu comme rançon de celui qui avait été mis à mort à sa place.

1. Cette légende a été consignée plus tard par Eutychès, Cf. Annales, Migne, P. G., t. CXI, col. 1082. — Nous pouvons d'après ce chapitre placer la composition de ces récits au plus tôt vers 650. Maurice fut mis à mort en 602. C'est donc vers 620 seulement que le jeune moine du Sinaï put avec quelque vraisemblance passer pour le fils de l'empereur Maurice. D'ailleurs le narrateur était jeune à cette époque et au moment où Anastase écrit il est Vun des anciens pères du Sinaï. Il semble donc qu'Anastase n'a pu écrire avant 650. Pour cette date de la composition des récits, Cf. chap. XX, note sur Maurianos ; chap. XL, note sur Thalassios ; chap. II et XXXVIII, les Arabes occupaient le saint sommet ; et chap. IX, note sur la disette d'huile survenue au Sinaï.

XXX.
L'abbé Matthias me raconta : Quand j'habitais, me dit-il, à Arandoulan [1], pour donner le dimanche la sainte communion aux captifs [2] de ce désert, j'avais la sainte communion enfermée sous clef dans une armoire au bout de la sainte Église. Souvent le dimanche, à mon arrivée, je trouvais le réduit ouvert et j'en étais tout attristé. Je commençai ensuite à compter les saintes parcelles et à sceller l'armoire avec de la cire et un anneau. Le dimanche suivant je trouvai les sceaux et les clefs intacts ; j'ouvris et je comptai les parcelles, je les trouvai toutes à l'exception de trois. Je me trouvai dans une grande perplexité, quand, le dimanche suivant,

trois moines arrivèrent durant mon sommeil, m'éveillèrent et me dirent : "lève-toi, c'est l'heure de l'Office [3]. Je leur demandai : "qui êtes-vous, pères, et d'où ?" Ils me répondirent : "Nous sommes ces pécheurs qui viennent souvent communier, d'ailleurs ne t'en souvient-il pas ?" Je reconnus alors que c'étaient de saints anachorètes et je rendis grâce à Dieu qui nous gratifie de tels biens.

1. Arandoulan : Αρανδουλαν. Ce nom répond à Gharandel ou Garandel, oued situé assez loin du Sinaï, où l'ons'accorde à placer Elim.(Cf. Vigouroux, Dict. de la Bible, article "Elim". On y trouvera une vue du ouadi Gharandel.) Sur Elim, cf. supra, ch. XXIII (note sur Raïthou). Pierre le Diacre (de locis sanctis) écrivait : Arandara est l'endroit appelé Hélim. Antonin Martyr écrit : "Nous sommes arrivés aux 70 palmiers et 12 sources… où se trouve un petit château qui est appelé Surandela" Migne, P. L., t. LXXII, col, 913.
2. Αιχμαλωτοι. Nous ne savons si ce mot désigne des moines ou des captifs proprement dits.
3. L'heure de l'office : του κανονος

XXXI.
Le lieu de Goudda est à quinze milles du saint buisson [1], l'abbé Cosme l'Arménien y demeura avec moi. Un jour donc, chacun de nous s'en alla de son côté pour s'adonner à la contemplation divine dans le désert. S'étant éloigné de la cellule d'environ deux milles, il arriva devant l'ouverture d'une certaine caverne, et vit à l'intérieur trois corps couchés portant des colobia [2] de peau et ne sut pas s'ilsétaient vivants ou morts. Il songea donc à retourner à la cellule, et à en rapporter un encensoir [3] pour entrer ainsi près des saints pères. Il nota le lieu avec grand soin, disposa des pierres (comme points de repère), revint à la cellule, prit l'encensoir et retourna. Il chercha longtemps l'endroit et les repères sans parvenir à les trouver. Il en est toujours ainsi avec les saints anachorètes : que ce soit durant leur vie ou après leur mort, quand ils veulent ou se montrer ou se cacher par la puissance de Notre Seigneur Jésus-Christ.

1. C'est le buisson ardent sur l'Horeb, où Dieu apparut à Moïse (cf. Exode III et IV). Sainte Hélène fît construire une tour en cet endroit pour servir de refuge aux moines. Plus tard Justinien y fit construire le monastère du Sinaï appelé aujourd'hui monastère de Sainte-Catherine. Le buisson ardent est à l'intérieur du monastère. Nous avons déjà dit qu'une tradition ancienne donne le nom d'Horeb à la montagne dont un pic est appelé le Sinaï. Aujourd'hui on donne le nom d'Horeb à un pic analogue au Sinaï partant de la même base. Sur Goudda, voir au chap. VI.
2. Vêtement monastique.
3. Un encensoir, sans doute pour combattre la mauvaise odeur dans le cas où il se serait agi de trois cadavres. (Cf. chap. XXXVI,) Toutefois, le mot θυμιατηριον peut aussi ne désigner qu'un brasier pour éclairer la caverne, voire une lampe (cf. chap. XII).

XXXII.
Au moment où notre nouveau et second Moïse, le très vénérable Jean le Sabaïte, higoumène l'année dernière [1] devait aller au Seigneur, l'abbé Georges l'évêque, son propre frère, était près de lui tout en pleurs et lui disait : "Voilà que tu m'abandonnes et que tu te retires ! Moi, je priais pour que tu m'enterres, car je ne suis pas capable, ô mon Seigneur, de gouverner la communauté sans toi, et voilà qu'au contraire c'est moi qui vais t'ensevelir". — L'abbé Jean lui dit alors : "Ne te tourmente pas et ne t'inquiète pas, car si je trouve crédit auprès de Dieu, je ne te laisserai pas passer une année entière après moi". Ce qui arriva, car dans l'espace de dix mois, l'évêque lui aussi alla au Seigneur durant ces jours passés de l'hiver [2].

1. Il s'agit ici de saint Jean Climaque, car la locution Jean l'higoumène ne s'appliquait jusqu'ici qu'à lui. D'ailleurs ce récit lui est rapporté dansMigne, col. 609, et Jean Climaque est aussi appelé "nouveau Moïse" dans sa biographie écrite par Daniel de Raïthou (voir aussi infra, ch. XXXIV). Il résulte donc de cette phrase et de la dernière phrase du récit, que saint Jean Climaque est mort l'année qui a précédé la rédaction des récits d'Anastase, c'est-à-dire au plutôt en 649. Le chapitre XXXII figure dans Migne avec des différences d'ailleurs

considérables. Il omet le "*sabaïte*" qui semble n'être ici comme dans d'autres cas, qu'un surnom honorifique, et surtout il omet : "*higoumène l'année dernière*", et encore : "*ces jours passés de l'hiver*", c'est-à-dire l'essentiel.
2. Ainsi Georges, mourut l'hiver qui précéda la rédaction de ces récits et saint Jean Climaque, son frère, mourut dix mois plus tôt.

XXXIII.
Il y eut encore ici un autre higoumène, un Isaurien [1], homme inspiré par l'Esprit Saint et favorisé du don des remèdes. Un paralytique se trouvait à l'hôpital quand notre souveraine, la sainte mère de Dieu, lui apparut et lui dit : "Va près de l'higoumène, il priera pour toi, et tu seras guéri". Le paralytique sortit donc en se traînant et alla trouver l'higoumène ; par un effet de la Providence, au moment où il frappait, il ne se trouva personne pour sortir et lui ouvrir, si ce n'est l'higoumène. Celui-ci sortit donc et ouvrit, alors le paralytique lui empoigna les chevilles et lui dit : "Je ne te lâcherai pas, car la mère de Dieu m'a envoyé près de toi pour que tu me guérisses". Le vieillard, ainsi pressé par lui, délia sa ceinture, la lui donna et lui dit :
"Prends cette ceinture, et mets-la". Il la mit, et aussitôt se leva et marcha en célébrant et en chantant Dieu ! .

1. C'est sans doute l'Isaurien mentionné dans une lettre de Grégoire I er (cf. chap. XXXIX). Cette lettre nous apprend que l'Isaurien fonda un hôpital au Sinaï, ce qui s'accorde très bien avec le don des remèdes que lui attribue Anastase. On peut supposer que cet Isaurien s'occupait de médecine, vint au Sinaï, y soigna les malades, fonda un hôpital et devint higoumène.
2. On trouve encore, au Sinaï une chapelle de notre Dame της αγιας Ζωνης ("de la sainte ceinture", ou "de la ceinture miraculeuse"). Nous en rattacherions volontiers l'origine à cette guérison opéré par une ceinture sur l'ordre de la mère de Dieu, bien que l'on trouve une autre tradition sur la ceinture de la Vierge.

XXXIV.
L'abbé Anastase l'higoumène [1] vit l'abbé Jean (Climaque) descendre du saint sommet avec l'abbé Martyrios ; il appela l'abbé Martyrios [2] ainsi que le jeune homme et dit au vieillard : "Dis-moi, abbé Martyrios, d'où vient cet enfant et qui l'a tonsuré ?" L'abbé Martyrios lui répondit : "C'est ton serviteur et mon disciple, ô père, et c'est moi qui l'ai tonsuré." (Anastase) lui dit : "Oh, oh, abbé Martyrios, qui dirait que tu as tonsuré l'higoumène du mont Sinaï ?" [2]
C'est avec raison et justice que les Pères prophétisèrent ainsi au sujet de notre très saint père Jean (Climaque), car il fut armé de toute vertu et brilla tellement que les Pères du Sinaï le nommèrent un second Moïse. [4]

1. On peut supposer qu'il s'agit ici d' Anastase le jeune qui fut plus tard patriarche d'Antioche de 599-610, car ce patriarche est appelé le Sinaïte. Le fait présent se passe donc avant 599 et saint Jean Climaque fut higoumène quarante ans plus tard, soit avant 639, pour mourir comme nous l'avons dit vers 649. Ce chapitre figure dans Migne avec quelques différences, col. 608.
2. Cf. chap. VI.
3. Le compilateur des récits imprimé dans Migne place ici une phrase que nous avons trouvée au chap. VI. D'après Daniel de Raïthou, Jean Climaque se retira ensuite à Tholas, απο σημειων πεντε του κυριακου (Migne, col. 597 et 609). Il quittait sa cellule pour aller prier dans une petite caverne au pied de la montagne (Migne, col. 601).
1. Cf. supra ch. XXXII et Migne (col, .605) : ως νεοφανη τινα Μωσεα.

XXXV.
L'abbé Martyrios [1] qui tonsura notre saint père higoumène (Jean Climaque), demeura quelques années près du golfe du saint abbé Antoine de l'autre côté de la Mer Rouge [2] . Pendant qu'il demeurait là, de cruels barbares firent une incursion contre ceux qui demeuraient dans ces montagnes ; ils tuèrent six pères, parmi lesquels l'abbé Konon le Cilicien [3] , homme perspicace et favorisé du don de prophétie. L'abbé Martyrios prit leurs corps, les plaça dans une caverne, roula à l'entrée une large dalle, après les avoir recouverts d'asbeste [4], et écrivit leurs saints noms. Il revint plus tard pour visiter le tombeau, et voir s'il

n'avait pas été ouvert par une hyène ou un autre animal ; il trouva l'épigraphe détruite ainsi que toute la protection (la fermeture) du tombeau. Ouvrant et entrant, il trouva deux corps déplacés par Dieu de l'endroit où il les avait placés. C'étaient les corps de l'abbé Konon et d'un autre illustre vieillard.

1. Cf. supra. VI et XXXIV.
2. Au pied du mont Colzim, en Egypte.
4. Moscus mentionne deux moines de ce nom, l'un du monastère de Penthoucla, près du Jourdain, qui devint sans doute higoumène de ce monastère (chap. III et XV) ; l'autre du monastère de Théodore l'archimandrite (chap. XXII). Ce dernier ne mangeait qu'une fois par semaine. Nous ne pensons pas que l'un deux ait été mourir en Egypte de 550 à 590.
4. L'asbeste est une substance minérale apparentée à l'amiante, et comme elle composée de fibres.

XXXVI.

Un autre me raconta : il y a trois ans, je me rendais du désert à la sainte montagne, trois jours avant la fête du Saint Sommet [1] et je me vis comme en extase transporté dans le palais. Quelqu'un m'interrogea et me dit : "Pourquoi viens-tu ici, seigneur abbé ?" et comme je lui répondis que j'étais venu avec plaisir pour adorer le roi, il me répondit : "En effet, si tu demandes (quelque grâce), va près de lui avant qu'il ne reçoive la multitude, ainsi tout ce que tu demanderas t'arrivera". Il en fut ainsi. Quand je fus revenu à moi de cette vision, dit-il, et que j'eus réfléchi à ce que j'avais vu, je m'adressai à ceux qui servaient dans le saint lieu, et prenant un prêtre avec tout ce qui était nécessaire, je montai un jour avant la fête et je fis (célébrer) une liturgie sur le saint sommet, présentant mes demandes à Dieu et les voyant accomplir, comme l'expérience le montra.

1. Cf. chap. I, II, III.

XXXVII.

Un autre de ces frères, un Arménien nommé Elisée, devenu, il y a cinq ans, serviteur sur la sainte montagne, dit qu'il voyait le feu planer sur le saint temple de la divine loi, non pas une ou deux fois, mais pour ainsi dire chaque nuit, car il était pur et digne (de voir cela).

XXXVIII.

C'est la coutume des Arméniens - comme tout le monde en a l'habitude - de venir en grand nombre à la sainte montagne du Sinaï. Avant ces vingt dernières années, il en vint une grande foule de près de huit cents âmes. Pendant qu'ils étaient sur le saint sommet, pour voir la sainte pierre plus éloignée, où Moïse reçut la loi, il arriva dans le saint lieu et sur ce peuple une vision de Dieu et un miracle effrayant, comme autrefois à la promulgation de la loi, car tout le saint sommet et tout ce peuple apparut au milieu du feu. L'étrange est que personne ne se voyait allumé et en flammes, mais chacun apercevait l'autre comme en feu. Cette foule fut effrayée et cria le Kyrie eleison pendant près d'une heure, après quoi le feu se retira peu à peu ; il ne nuisit à aucun de leurs cheveux ni de leurs habits, leurs bâtons seuls jouèrent le rôle de cierges dans cette vision puis s'éteignirent, ils conservèrent la marque de cet incendie, car leur extrémité était carbonisée comme par le feu [1], pour témoigner par leur aspect jusque dans leur pays, comme s'ils élevaient la voix, que de nos jours le Seigneur appraît encore dans le feu [2] sur la sainte montagne du Sinaï.

Quelques Sarrasins ignorants qui virent cette vision ne crurent pas [3], et ne cessèrent de blasphémer le saint lieu à cause de ces prodiges mêmes et des croix vénérées qui s'y trouvent. Ils auraient dû dire plutôt que si Dieu était blasphémé par les chrétiens, il ne ferait pas dans leurs assemblées des prodiges tels qu'il n'en fît jamais ni chez nous ni dans une autre religion ou synagogue des Juifs ou des Arabes.

1. On peut se demander jusqu'à quel point l'électricité atmosphérique rend compte de ce prodige. Les bâtons élevés en l'air auraient joué le rôle de pointes et auraient pu laisser fuser de l'électricité. Nous avons trouvé ce récit dans la Περιγραφη (p. 1 10), mais bien modifié. L'auteur supose que les Arméniens n'étaient venus en si grand nombre que pour nuire aux Pères du Sinaï, et qu'ils en furent punis par le prodige raconté ici.
2. Cf. Exode XIX, 18.
3. On explique commodément cette présence des Sarrasins sur le Sinaï et les mots : "la religion des Arabes" écrits ci-dessous, en supposant qu'après la prise du Sinaï (Appendice I) les Arabes y construisirent la mosquée dont on montre encore les ruines. Cette mosquée explique la présence des musulmans en cet endroit (cf. supra, ch. II). Ainsi, d'après ce récit encore, Anastase aurait écrit plus de vingt ans après l'occupation du Sinaï par les Arabes (cf. ch. XXIX). D'ailleurs d'après l'appendice que nous donnerons sur la prise du Sinaï par les Arabes, ce n'est qu'après ce moment-là que les Sarrasins chrétiens, habitant près du saint buisson et du camp de Pharan, apostasièrent, et ce n'est qu'après leur apostasie qu'ils purent se moquer impunément des chrétiens et des croix.

XXXIX.

Jean, le très vénérable higoumène de la sainte montagne du Sinaï (Jean Climaque) nous racontait que, quelques années auparavant, il y avait un gardien du saint sommet qui alla un soir y placer de l'encens. Il neigea subitement en abondance jusqu'à couvrir la montagne du saint sommet sous trois ou quatre coudées de neige, et il fut enfermé en haut sans pouvoir descendre. Or en ces années-là personne n'osait aucunement coucher sur le saint sommet [1]. Pendant que le gardien faisait l'office vers le matin il s'endormit et, transporté par Dieu, se trouva à Rome à Saint-Pierre. Les clercs le voyant arriver tout à coup au milieu d'eux furent effrayés, allèrent trouver le Pape et lui racontèrent ce qui venait d'arriver. Par un effet de la Providence, (le gardien) se trouva avoir dans sa ceinture les clefs des portes portant l'inscription du saint sommet du Sinaï. Le très saint Pape le prenant donc, le sacra évêque de l'une des villes de Rome et lui demanda : "De quoi a besoin le monastère ?" Apprenant qu'il était nécessaire d'y fonder un hôpital, il envoya de l'argent et des lettres et fonda l'hôpital, indiquant et ce qui concernait le gardien et le jour et l'heure. J'ai été infirmier dans cet hôpital [2].

1. Cf. ch. II. Le fait raconté ici est donc relativement ancien.
2. Le 1er septembre 600, le pape Grégoire I er adressa une lettre avec une tunique et une cuculle à Pallaclius, prêtre du Sinai, et une seconde lettre à Jean, abbé du Sinaï. Cette seconde lettre porte en particulier : Filio nostro Simplicio renuntiante, cognovimus lectos vel lectisternia in hierochomio, quod a quodam illic Isauro constructum est, déesse. Propterea transmisirnus lenas XV, racanas XXX, lectos XV, pretiurnquoque de emendis culcitis tel naula dedimus. (Mon. Germ. hist. Greg. I Papae Reg. Ep. T. II, p. 261.) Il s'agit là d'un don mobilier fait à l'hôpital dont il a été question au chap. XXXIII, et non d'une construction d'hôpital. On peut donc croire que le fait rapporté ici vise non pas Grégoire I er mais l'un de ses successeurs. Il nous plairait assez cependant de voir dans le récit de Jean Climaque consigné par Anastase une légende se rattachant aux deux lettres de Grégoire I er et à son don de 45 habits et de 15 lits : ce don fait en 600 à un higoumène nommé Jean, au moment où saint Jean Climaque avait déjà plus de vingt ans et était au Sinaï, aurait été raconté par celui-ci àAnastase sous forme déjà légendaire de trente à quarante ans plus tard, et consigné par écrit vers 650. Le gardien du saint sommet remplace à la fois Palladius et Simplicius : c'est lui qui suggère au Pape de faire quelque chose pour le Sinaï et qui reçoit la cuculle, changée en mitre dans la légende. Il est à remarquer aussi qu'Antonin le martyr signala une hôtellerie de Grégoire dans un castrum du désert du Sinaï. Migne, P. L., t. LXXII, col. 911.

XL.

Au temps du patrice Nicétas [1], le prodige suivant arriva à Carthage d'Afrique. Un huissier [2] devint puissant dans le prétoire et vécut dans de nombreux péchés.
Celui-ci, au temps d'une grande peste qui ravagea Carthage [3], fut pris de repentir et se retira dans une petite maison de campagne [4] près de la ville, prenant avec lui sa propre femme. Le démon qui est toujours jaloux du salut et du repentir des hommes, fit encore tomber cet huissier dans l'adultère avec la femme du fermier qui habitait la maison de campagne et, quelques jours après ce péché, il fut frappé d'un bubon et mourut.
Il y avait un monastère à un mille de là. La femme de l'huissier s'y rendit et appela les moines, qui vinrent, prirent le corps et l'enterrèrent dans l'Église vers la troisième heure. Pendant qu'ils

chantaient la neuvième heure, ils entendirent une voix qui venait comme des profondeurs de la terre et disait : "Ayez pitié, ayez pitié !". Ils suivirent le bruit de la voix, arrivèrent au tombeau, l'ouvrirent et trouvèrent l'huissier qui criait. Ils s'approchèrent aussitôt, détachèrent les linceuls et les bandelettes et l'interrogèrent, pour savoir ce qu'il avait vu et ce qui lui était arrivé. Mais lui ne pouvait rien raconter au milieu de ses nombreux gémissements ; il leur demanda de le conduire près du serviteur de Dieu Thalassios la gloire de toute l'Afrique [5]. Quand ils l'eurent conduit et eurent raconté ce qui était arrivé à cet homme, Thalassios le Grand commença à le catéchiser et à l'encourager. Pendant trois jours il l'exhorta à lui raconter ce qu'il avait vu, mais c'est à peine si le quatrième jour sa langue put articuler des paroles, au milieu de ses nombreux gémissements. Il commença alors son récit entrecoupé de larmes abondantes et dit :
"Après ma mort, je vis certains nègres [6] venir près de moi, leur seule pensée m'est plus pénible que toute punition. Dès que mon âme les aperçut, elle fut effrayée et se replia sur elle-même. Tandis qu'ils étaient près de moi, je vis venir deux beaux jeunes gens et, dès que mon âme les aperçut, elle s'élança dans leurs mains [7]. Aussitôt nous fûmes enlevés comme par un vol d'oiseau et, arrivés dans l'air, nous trouvâmes des bureaux de perception qui occupaient la montée et arrêtaient ceux qui me portaient, chaque bureau de perception pour son propre péché, l'un pour le mensonge, l'autre pour le meurtre, un autre pour l'orgueil et ainsi de suite, chaque passion possède dans l'air ses propres publicains et collecteurs d'impôts. Quand nous étions arrêtés par quelques-uns d'eux, je voyais mes conducteurs porter comme dans une bourse toutes les bonnes actions que j'avais pu faire, et en tirer (ce qu'il fallait) pour compenser les mauvaises actions que nous opposaient tous les bureaux de perception de l'air. Après avoir dépensé toutes mes bonnes actions, nous vîmes en haut, près de la porte du ciel, le bureau de perception de la luxure, et là, on s'empara de moi et on m'opposa tous les péchés de luxure et les péchés corporels que j'avais commis, depuis l'âge de douze ans. Mes conducteurs leur dirent : Dieu lui a remis tous les péchés corporels qu'il a commis dans la ville, car il s'en est séparé et s'est éloigné de la ville. Mes accusateurs leur répondirent : Après son départ de la ville, il a encore commis l'adultère dans la maison de campagne avec la femme du fermier. Quand les anges entendirent cela, comme ils n'avaient plus aucune de mes bonnes actions à opposer, ils m'abandonnèrent et partirent. Alors ces nègres me prirent et me conduisirent en me frappant vers la terre. La terre s'ouvrit et nous arrivâmes, à travers des lieux étroits et obscurs semblables à des canaux fétides, jusqu'aux souterrains infernaux dans les cellules et les prisons de l'Hadès, où se trouvent enfermées les âmes des pécheurs qui sont morts jusqu'ici, comme l'a dit Job [8] "dans une terre d'obscurité éternelle, où il n'y a pas de lumière, où l'on ne voit pas la vie des mortels", mais une douleur éternelle, une souffrance sans fin, un gémissement ininterrompu, un cri incessant, des pleurs continus, où l'on crie partout hélas ! On ne peut raconter les tortures de ce lieu, la langue ne peut exprimer les souffrances (de ceux qui y habitent), la bouche de l'homme est impuissante à révéler leur crainte et leur tremblement, ses lèvres n'ont pas la force de dire leur situation et leurs pleurs. Ils gémissent constamment et personne ne les entend ; ils se lamentent et personne ne les délivre ; on les hèle et on les frappe, et personne ne les secourt.
Je fus enfermé avec eux, au milieu de la détresse, de l'obscurité et de l'ombre de la mort ; je me lamentais sans interruption depuis la troisième heure jusqu'à la neuvième heure. Et vers la neuvième heure, je vis les deux saints anges arriver où je me trouvais. Je me mis à les appeler, et à les supplier de me retirer de cette pénible situation afin que je pusse me réconcilier avec Dieu. Mais ils me répondirent et me dirent : "C'est en vain que tu (nous) invoques, car aucun de ceux qui sont ici n'en sort ou n'est délivré jusqu'au jour de la résurrection".
J'insistai, je les appelai, je les sollicitai beaucoup et leur promis de me repentir sans déguisement. Alors l'un dit à l'autre : "Réponds-tu qu'il se réconciliera sans déguisement avec Dieu ?" Celui-ci répliqua : "J'en réponds".

Il me sembla alors que celui qui avait répondu pour moi me donnait la main. Ensuite ils me prirent, me conduisirent sur la terre, me firent entrer dans le tombeau près de mon corps et me dirent : "Entre là d'où tu es sorti".
Je vis alors ma propre nature briller comme une perle transparente, tandis que mon corps (était) une fange et une boue fétide et noire, et il m'était pénible et désagréable d'y rentrer. Ils me dirent alors : "Il ne t'est pas possible de faire pénitence, si ce n'est à l'aide du corps dans lequel tu as péché". Je leur demandai encore à ne pas y rentrer, alors ils me dirent : "Certainement, ou bien rentre dans ton corps, afin que tu rendes service à ceux contre lesquels tu as jugé et péché, ou bien nous te reconduirons où nous t'avons pris". Alors je me vis rentrer dans mon corps par la bouche [9] et aussitôt je commençai à crier."
Thalassios le Grand l'invita alors à prendre de la nourriture, mais il ne le voulut pas, et se jeta sur son visage d'un endroit à un autre de l'église en rendant gloire à Dieu. Il dit au milieu des gémissements et des larmes amères : "Malheur aux pécheurs, la punition les attend ! mais malheur surtout à ceux qui souillent leur propre corps !" Quand il eut passé ainsi quarante jours, il alla, purifié, au Seigneur, ayant connu sa fin trois jours d'avance. Des pères dignes de foi qui virent ce fait et voyagèrent ensuite (jusqu'ici) nous le racontèrent pour nous édifier.

1. Il doit s'agir ici du patrice Nicétas, fils de Grégoras et plus tard gendre d'Héraclius, dont il est fait mention dans la chronique pascale en 612 et 614. On lit dans la chronique de Jean, évêque de Nikiou : "Lorsque à la suggestion de Nicétas le patrice, Héraclius fut choisi comme empereur, les gens d'Afrique proclamaient ses mérites. Notice et extraits par Zotenberg, p. 223. Il est mentionné en l'an 620 dans la vie de Jean l'Aumônier, Migne, P. L., t. LXX1II, col. 378-379.
2. ταξεωτης
2. Ce fait pourrait peut-être fournir une date.
4. προαστιω
5. Ce Thalassios est le prêtre et higoumène d'un monastère de Lybie auquel saint Maxime écrivit trois lettres (Migne, P. G., t. XCI, col. 633-637) et dont quelques œuvres ont été publiées dans le même volume (col. 1123 - 1179). On le fait vivre par conjecture avant 662 (Migne) ou vers 650 (Krumbacher). Nous voyons ainsi à nouveau que les présents récits n'ont pas dû être composés avant 650 (cf. ch. XXIX), puisque, au moment où Anastase écrivait, Thalassios était "la gloire de toute l'Afrique" et devait donc être à l'apogée de sa carrière si même il n'était déjà mort. Le présent récit nous apprend que son monastère était non pas en Lybie proprement dite, mais aux portes de Carthage. Notons encore qu'un certain Thalassius est cité dans les scolies sur saint Jean Climaque (Migne, col. 739).
6. "Nègres" : des démons, couleur de ténèbres. L'image est commune.
7. Cf. *Eutychii Annales*, Migne, P. G. t. CXI, col. 1079. On y trouve une histoire apparentée à celle-ci : Sous l'empereur Maurice il y eut dans certaine ville d'Afrique, un voleur que le patrice ne put prendre. On lui donna un sauf-conduit et il vint mourir à Constantinople dans un hôpital. Au moment de sa mort, son médecin vit en songe *Nigritarum turbam qui ad latronis lectum accedentes charias secum haberent quibns inscripta erant ejus peccala, deinde et viros duos quorum vultus splendescebant candore nivi…* La miséricorde de Dieu l'emporta parce qu'au moment de mourir, il avait pleuré ses péchés. Cf. Ch. XXIX et App. I où l'on trouve aussi des points de contact avec les Annales d'Eutychès.
8. Job, X, 21-22.
9. On remarquera cette idée rudimentaire de l'union de l'âme et du corps.